

La conscience esthétique

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 44, numéro 177, hiver 1999–2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roumanes, J.-B. (1999). La conscience esthétique. *Vie des arts*, 44(177), 28–29.

La conscience esthétique

Jacques-Bernard Roumanes

À UNE ÉPOQUE OÙ LA DÉCONSTRUCTION DE LA MÉTAPHYSIQUE ATTEINT SON SEUIL CRITIQUE, CONSTATER QUE LE SENTIMENT ESTHÉTIQUE SE RÉVÈLE JOUER À SA PLACE UN RÔLE DE FONDEMENT ET DE BUT, C'EST PRESSENTIR L'ART COMME RÉALISATION ULTIME DE LA CONSCIENCE. C'EST, DU MÊME COUP, ENTREVOIR LA CONSCIENCE ESTHÉTIQUE À L'ORIGINE DE LA CONSTITUTION DU SAVOIR. TOUS LES SAVOIRS.

« LA RAISON EST LA CHOSE DU MONDE LA MIEUX PARTAGÉE... »

DESCARTES, *DISCOURS DE LA MÉTHODE, PREMIÈRE PARTIE*

« TOUT LE MALHEUR DE L'HOMME VIENT D'UNE SEULE CHOSE,
QUI EST DE NE SAVOIR PAS DEMEURER EN REPOS DANS UNE CHAMBRE... »

PASCAL, *PENSÉES, NUMÉRO 126/139, DIVERTISSEMENT*

Pressentir l'art comme réalisation ultime de la science et de la morale, ou en termes plus contemporains, poser l'esthétique comme incarnation de la rationalité et de l'éthique, c'est montrer que la conscience esthétique coïncide, forme et force, avec l'expression du sentiment intérieur au sens de Kandinsky. Même si bien avant Kandinsky, cette théorie de la conscience fondée sur le sentiment est déjà présente chez Rousseau. On la trouve d'ailleurs un peu partout, mais c'est dans *La Nouvelle Héloïse* que Rousseau approfondit et développe le mieux ce lien connaturel entre rationalité, éthique et esthétique; lien qui culmine dans l'utopie de la *société des cœurs*. En fait, cette figure sublime est déjà présente chez Platon dans *la République*, même si paradoxalement nous lui donnons ici le nom de: démocratie. Ce terme ayant fait l'objet de tant de contresens, il vaut mieux préciser. Il s'agit ici non plus d'une utopie juridique formelle mais de la

démocratie des personnes, en dialogue, qui se profile à l'horizon de tous nos espoirs. Du moins pour ceux qui, au-delà des pessimismes convenus, veulent bien faire l'effort d'imagination de croire un peu en l'avenir de l'esprit humain, évidemment...

LA VÉRITÉ COMME ŒUVRE D'ART

L'art a toujours su résister à toutes les entreprises de subordination ou d'exclusion menées contre lui. Qu'elles aient été d'ordre religieux, philosophique, scientifique, économique ou autre. C'est un fait historique. Aucune censure, aucune mode, aucune critique, aucune métaphysique n'a pu venir à bout de ce que je nomme ici: la conscience esthétique. C'est pourquoi, à une époque où la déconstruction de la métaphysique atteint son seuil critique, constater que le sentiment esthétique se révèle jouer à sa place un rôle de fondement et de but, c'est pressentir l'art comme *réalisation ultime de la conscience*.

C'est, du même coup, entrevoir la conscience esthétique à l'origine de la constitution du savoir. Tous les savoirs. Et en particulier de la vérité, au singulier comme au pluriel, au sens que le cogito cartésien (*le Je pense...*) lui a conféré à l'origine de notre modernité. C'est, dans la genèse de l'intelligence, remettre l'art à sa place: à l'origine non métaphysique de la science et de la morale. Du moins est-ce ma thèse... Le problème étant que cette perspective risque de déranger un peu certains mots d'ordre, quelques déterminismes aveugles et pas mal de hiérarchies, en réduisant à rien c'est-à-dire à une œuvre d'art, les soi-disant fondements sur lesquels elles prétendent s'instituer au détriment de tous... Ainsi, à chaque génération qui vient à l'existence, la conscience esthétique remet tout en question. Pourquoi? Parce qu'elle invente au fur et à mesure: vérités et méthodes en même temps qu'elle crée les règles morales. Tout ce qu'il faut pour vivre... au-delà d'exister. Et ça, ça remet vraiment tout en question.

L'ÂGE DE RAISON

Chaque génération, cela revient à dire chaque enfant. Chacun, chacune d'entre nous. Or, de Platon à Rousseau, de Rousseau à Freud, de Freud à Piaget et de Piaget à nous, tous les penseurs qui ont abordé la question du développement de l'intelligence l'ont constaté : l'enfant, s'il possède une conscience esthétique qui lui permet de traiter ses sensations et d'exprimer rapidement des sentiments propres, ne possède ni conscience critique, ni conscience éthique. C'est pourquoi on ne le tient pas responsable au plan du Droit. Chez l'enfant, la dimension rationnelle comme la dimension morale, bien que présentes, sont embryonnaires. Donc nulles du point de vue de l'exigence de conscience nécessaire au fondement du cogito. C'est-à-dire de l'exigence de raison liée au fondement de la modernité. Autant dire qu'on ne naît pas moderne... on le devient ! Et seulement quand c'est culturellement possible... Ironie mise à part, selon la formule même du cogito : *Je pense, je suis*, nul individu ne peut s'appartenir à lui-même comme personne consciente, ni avoir accès à une connaissance véritable que par sa pensée propre. Cela signifie que même à l'âge de « raison », sept ans, neuf ans, onze ans... suivant les traditions, l'enfant reste incapable d'effectuer cette expérience de conscience de : *soi* comme instance significative propre à le qualifier à la fois au plan personnel et au plan universel. Mais souvenons-nous en, Descartes lui-même n'a-t-il pas trente ans passés lorsqu'il effectue cette prise de conscience en son for intérieur ? Puis, de là, ne lui a-t-il pas fallu encore quelques années de méditation et de conceptualisation mais aussi de confrontations – c'est-à-dire de dialogue – avant de pouvoir en livrer une interprétation suffisamment claire et distincte ? Pour lui, pour nous, pour l'avenir de l'intelligence ?...

LE RÔLE FONDAMENTAL DES ARTISTES

Ce raccourci pour montrer que de Platon à Descartes et de Descartes à nous l'aventure de la raison, quoique « chose la mieux partagée du monde », ne l'est pas sans la médiation obligée de ce à partir de quoi et grâce à quoi elle peut se développer sans cesse : le sentiment intérieur de la conscience de soi. Cela veut dire que pour

échapper à l'innéisme et pour rentrer dans l'Histoire, la raison doit chercher son fondement hors d'elle-même. Partant de là, on voit bien que pour éviter soit, d'un côté, la difficulté d'un fondement métaphysique introuvable, soit, de l'autre, l'impasse d'un subjectivisme déjà critiqué par Kant, le cogito ne peut s'assurer un fondement – non seulement initial mais permanent – que dans l'expérience esthétique. C'est-à-dire dans cette expérience de soi qui ne se rapporte qu'à la conscience intérieure du sentiment de soi. Mais y rapporte en permanence. On évite ainsi de donner dans un existentialisme trop strictement matérialiste (de gauche) ou fonctionnel (de droite), qui détruit aussitôt les possibilités créatrices du cogito. Se souvenir que Descartes écrit : « Quand bien même je n'eus aucun corps, je pense », et non l'inverse (*Discours de la méthode, IV^e partie*).

Il devient donc clair que pour rester fidèle à la cohérence logique du cogito, dont la formule soutient tout de même le développement de notre rationalité aussi bien philosophique et critique que scientifique depuis plus de trois siècles, il serait préférable de reconsidérer le rôle fondamental et non pas mineur de l'esthétique ainsi comprise. À charge pour la philosophie et la science de renouer avec ce qu'elles avaient cru nécessaire d'exclure : la *poïétique*, pour pouvoir se fonder sur elles-mêmes. Ce que la philosophie avait opéré en deux temps : d'abord en identifiant le poète au sophiste (le poète, c'est-à-dire tous les artistes), ensuite en substituant la métaphysique à l'esthétique (en fait, en subordonnant le discours de création poétique de l'artiste au discours de la rationalisation formelle du philosophe). Il n'y a objectivement aucun problème dans la formalisation de ce nouveau discours, dit critique.

Le problème ne réside que, et seulement que, dans la hiérarchisation des discours. C'est-à-dire dans la volonté de subordonner un type de discours ou d'œuvres (et par extension celui qui les produit) à un autre type de discours (et par extension à celui qui les tient). Voilà au plus simple comment on se fourvoie sans cesse de l'esthétique à l'éthique sans y prendre garde, au nom du plus beau des noms... au nom de la vérité ! Au nom de la raison. Puis de la raison d'État. Enfin au nom de l'ordre public qu'on ne peut

pas sans cesse laisser être troublé, – n'est-ce pas ? – par chaque génération de poètes ou d'artistes !... Mais peut-on penser encore de cette manière morte, totalitaire et exclusive dans une démocratie ? C'est alors qu'on s'aperçoit du rôle fondamental que sont appelés à jouer les artistes du futur dans la mesure où, de nos jours, nous cherchons à faire passer la démocratie du stade de fiction juridique à celui de réalité sociale et politique. C'est pourquoi il faut appeler « artistes » non seulement ceux qui font profession de l'être, mais tous les enfants. Et donc chacun, chacune d'entre nous. Quand nous choisissons de nous laisser agiter par cette conscience, la plus profonde en nous, celle qui ne meurt jamais et pour cause – ce serait l'amnésie – celle, la plus brillante, le phénix de l'enfance : notre conscience esthétique. Dont le rôle pour l'avenir est clairement et distinctement de : nous ramener sans cesse à la vie de l'esprit.

LA CHAMBRE DE LA PENSÉE

Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il est incapable de demeurer en paix dans la chambre de sa vie. Sauf les enfants. Sauf les poètes. Sauf les artistes. Sauf ceux dont la conscience esthétique demeure au fondement de leur conscience cognitive. Sauf ceux dont les gestes accouchent des œuvres d'art. Ou dont la vie elle-même est une œuvre d'art. Un moment d'humanité, un instant d'éternité – c'est pareil – si clair et si distinct, si précieux et si beau, qu'il crée notre mémoire d'un coup. L'installe pour toujours. C'est pourquoi chacun considère légitimement leurs œuvres comme son bien. Leurs gestes comme sa mémoire propre. Et plus on les partage plus il y en a. Plus il y en a, plus la douceur et la paix s'installent, et le souci que personne ne manque de rien, hommes, femmes, enfants. Jusqu'à ce que les corps rassasiés puissent enfin s'ouvrir à tous les désirs de l'âme. De nos jours, il y a même tellement de suppléments (autant que de gâchis !), que l'avenir pourrait trouver tout de suite à satisfaire sa faim. Celle du corps. Celle de l'esprit. Celle de l'infini... On pourrait y penser. Même si tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il est incapable de demeurer en paix dans la chambre de sa pensée. Car son malheur c'est aussi son bonheur. Penser... □